

« Alors que nous attendons la bienheureuse espérance » : réflexions sur le sens biblique de « l'espérance » *

« *J'espère* que le médecin ne sera pas en retard. » « Il *espère* que les meubles arriveront cette après-midi. » « *J'espère* que nous n'aurons pas de neige à Noël cette année, c'est trop difficile de voyager. » Bien souvent, nous utilisons l'expression « j'espère » pour dire en fait « je souhaite », ou « je veux », ou « je désire ». L'espérance est une vertu plus profonde que tous ces usages du mot nous le laisseraient entendre. Entreprendre une étude biblique du mot « espérance » a été une entreprise plus ardue que l'on aurait pu penser. Il n'a pas été beaucoup écrit, d'une manière spécifique, sur les diverses significations de l'espérance dans la Bible. La théologienne Doris Donnelly s'y est efforcée dans un bon article, intitulé « La Saison de l'Espérance ». Elle inaugurerait ainsi son propos :

Durant de longues années, l'espérance a subi le sort d'une enfant née au milieu d'une fratrie. Elle a de part et d'autre deux sœurs plus populaires, la foi et la charité, qui laissent l'espérance invisible, ou ignorée, et souvent mal comprise¹.

Pourtant, nous entendons ce mot bien des fois sur nos lèvres, et utilisé en toute bonne foi ! Nous espérons que l'Église puisse traverser la période actuelle de honte et de disgrâce liée aux abus et aux violences commis sur des enfants et d'autres personnes vulnérables. Nous espérons que le Pape François sera capable d'amener les évêques

* Gregory J. Polan, osb, est l'abbé primat de l'Ordre bénédictin et réside à Saint-Anselme à Rome. Il était précédemment abbé de Conception Abbey, à Conception, MO (U.S.A.). Le contenu de cet article a d'abord été présenté dans le cadre de conférences aux abbés et prieures, lors de leur rencontre au printemps 2018 à l'abbaye Saint-Bernard et au monastère du Sacré-Cœur à Cullman, AL (U.S.A.). Il a été publié sous le titre « "As we Await the Blessed Hope" : Reflections on the Biblical Meaning of "Hope" », *The American Benedictine Review* 71 (2020), p. 32-53. Nous remercions la revue d'avoir autorisé la publication de cette traduction, ainsi que le traducteur, Godefroy Ragueneau de Saint Albin, ocsa, pour son travail fidèle et soigné.

1. Doris DONNELLY, « The Season of Hope », *Weavings* XIV, n° 6 (November/December 1999), p. 15.

du monde à s'occuper de manière adéquate de tous ceux qui souffrent l'injustice. Nous espérons que nos gouvernements prendront au sérieux le cri des migrants, sauront préserver de manière efficace nos ressources naturelles, et travailler ensemble à construire un monde de paix et de prospérité pour tous les peuples. Nous espérons que l'Ordre bénédictin sera capable d'affronter les défis de notre temps, et de transmettre notre riche héritage d'une vie selon l'Évangile et la règle de saint Benoît. Ce sont bien là des questions importantes qui nous préoccupent. Mais est-ce qu'elles relèvent toutes de l'espérance au sens biblique ? Oui... et non ! Dans la première partie de cet article, je souhaiterais examiner certains exemples significatifs de l'espérance telle qu'on la trouve dans l'Ancien Testament, en particulier dans les Psaumes et le Prophète Isaïe. Dans le Nouveau Testament, nous étudierons plus particulièrement ce thème dans les lettres de saint Paul et l'Épître aux Hébreux.

1. L'espérance dans les Psaumes et certains textes du Nouveau Testament

Dans l'Ancien Testament, le mot hébreu pour espérance, *qwh*, présente une nuance intéressante. Espérer signifie « attendre avec persévérance ». Nous trouvons des exemples d'espérance, tout d'abord dans les plaintes, les lamentations², et les écrits des prophètes. (Il faut remarquer ici que les lamentations relèvent en fait de deux types différents. Une plainte expose une situation qui suscite la crainte chez un individu ou une communauté. Le Psalmiste nous dit ce qui va probablement se passer, sur la base de craintes et d'expériences du passé. Une lamentation regarde le passé, vers quelque chose qui s'est déjà produit, expose la tragédie et y cherche une issue. Par exemple, le Livre des Lamentations raconte l'histoire des souffrances et de la destruction de Jérusalem.) Dans l'Ancien Testament, le caractère spécifique du mot hébreu pour espérance est qu'il est lié au besoin de rédemption, de salut, de délivrance, de secours, d'acquiescement, de guérison, ou de libération. Dieu est à juste titre l'objet de l'espérance, en raison de la croyance que Lui seul peut accomplir ce qui est requis dans une situation donnée. Nous pouvons, en tant qu'êtres humains, devenir instruments de l'agir divin, mais c'est Dieu qui agit. Examinons quelques exemples.

Dans les Psaumes 42-43, il y a un refrain qui met l'accent sur l'action salvifique de Dieu dans la vie du Psalmiste. Ces deux psaumes en constituaient probablement un seul à l'origine, comme l'indique le

2. Je traduis « *lament* » par « plainte », et « *lamentation* » par « lamentation ». [Note du traducteur = NdT dans la suite]

refrain repris dans chacun d'eux. Le texte dit : « Espère en Dieu, de nouveau je rendrai grâce, ma présence de salut et mon Dieu³. » Ici l'espérance est liée à l'intervention de Dieu ; et il y a une certaine intimité entre Dieu et le Psalmiste, avec les deux possessifs *mon* Dieu et *ma* présence de salut (ici une qualification de Dieu, et non une qualité alléguée par le locuteur). Nous pouvons conjecturer, à partir des images qui décrivent la situation du Psalmiste, qu'il est probablement en exil, en captivité, loin de son pays, et aspire à la présence de Dieu dans le Temple. Il serait salutaire pour le Psalmiste de pouvoir retourner à Jérusalem, d'être secouru dans son expérience actuelle d'exil. Les références au Mont Hermon (dans le Nord), au pays du Jourdain, et au Mont Mizar, nous font pressentir une vie loin de sa patrie, et peut-être, loin de sa famille. Le Psalmiste se souvient de sa participation aux fêtes et de la joie qu'elles lui procuraient ; mais aujourd'hui, au loin, il y a le désir et la réelle espérance, que Dieu va intervenir et mettre fin, d'une manière ou d'une autre, à sa captivité actuelle. Le Psalmiste désire être délivré de la situation présente et met vraiment son espérance dans la volonté de Dieu de faire advenir cela.

Pour mieux comprendre la situation dans les psaumes 42-43, il est utile de distinguer entre « espérance » et « optimisme ». Ce n'est pas la même chose. L'optimisme désigne plutôt une tendance à penser que les difficultés et les expériences contraires auront une issue positive, quelle que soit la situation ; toute expérience négative aura finalement une issue positive pour l'optimiste. Au contraire, l'espérance est une vertu qui voit Dieu au centre de la vie ; l'espérance suppose que la confiance en Dieu est essentielle. L'accent de l'espérance ne porte pas tant sur nous-mêmes que sur Dieu ; la puissance de Dieu, sa volonté, ou sa réponse à la prière sont le point où l'espérance trouve sa signification profonde ; certes *nous* espérons, mais c'est Dieu qui fonde cette espérance. Notre espérance dépend de notre foi en Dieu, de notre amour de Dieu, de notre foi en la bonté divine ; c'est alors que nous nous confions à l'action de Dieu dans nos vies. L'espérance biblique fait confiance à la fidélité de Dieu. L'espérance exige notre confiance, parce que nous ne pouvons absolument pas voir le futur, mais seulement l'imaginer ; pourtant il y a, dans l'espérance, la foi que Dieu sait ce qui est le meilleur. L'espérance est fondée sur une relation personnelle avec Dieu, qui vient de notre foi et de notre expérience de l'action de Dieu, et du sens de la présence divine dans nos vies. L'espérance véritable n'est pas la croyance à bon marché que ce que

3. Sauf exception signalée, les traductions scripturaires sont celles de l'auteur (Ed.). [La traduction française collera au texte de Dom Polan, mais reprendra la traduction liturgique francophone, modifiée au besoin, lorsque l'auteur utilisera celle de la New American Bible Revised Edition (NABRE). Ici l'auteur rend par « *saving presence* » l'hébreu qui dit littéralement « saluts de ma face ». [NdT]

je veux va s'accomplir ; bien plutôt, l'espérance, tout en désirant qu'une chose se passe, met sa confiance dans les manières de Dieu et son dessein.

Les images littéraires du psaume 130, souvent désigné comme le *De Profundis* (« Des profondeurs »), ne fournissent pas de détails sur son contexte, si ce n'est qu'elles témoignent d'une incertitude et d'une profonde détresse. Les mots du psaume reconnaissent une situation de péché personnel devant Dieu, le besoin de l'assistance divine. Là encore, l'espérance est liée avec le salut et la rédemption. L'image significative ici est le veilleur de nuit, ou mieux, le prêtre qui montait la garde pour la cité et le temple contre des envahisseurs ou des rebelles, durant les longues heures de la nuit ; il veillait avec attention pour la communauté contre toute forme de danger. Si importante qu'ait pu être cette tâche pour la sécurité et le bien-être du temple et de la cité, l'espérance du Psalmiste ne l'est pas moins, qui attend de Dieu une réponse salvatrice, le seul à pouvoir changer la situation présente. (Notez le vocabulaire employé ici : miséricorde, rédemption et pardon des péchés.) Nous voyons que « l'attente » est soulignée plusieurs fois dans le texte, faisant apparaître ce type d'« attente persévérante », ou d'« attente ardente », tournée vers l'acte de rédemption divine. Souvent dans les Psaumes, nous observons une progression, entre le début où le Psalmiste prie pour la délivrance divine dans sa situation de maladie ou de difficulté personnelle, et la conclusion où la perspective s'élargit, dans une prière en faveur de tout Israël. Peut-être cette dynamique s'invite-t-elle dans notre propre prière, quand nous nous voyons dans une situation qui requiert l'action salvatrice de Dieu ; et avant même de conclure notre prière relative à nous-mêmes et à notre besoin, nous sentons clairement que notre prière doit inclure aussi les autres : la communauté monastique, l'Église, la région dans laquelle nous vivons, ou peut-être même le monde entier.

En lien avec ce thème de l'espérance, le nom même *De profundis*, par lequel ce psaume est traditionnellement connu, comporte un message crucial qu'il faut garder à l'esprit. Lorsque nous nous approchons de Dieu depuis les profondeurs de notre être, du fin fond de notre expérience douloureuse, le point zéro, depuis le niveau où toute espérance semble perdue, nous percevons plus radicalement son sens, ce qu'elle veut dire. Dans son article « La Venue constante du Don », Michaël Downey cite une femme, une religieuse, ermite, qui déclare : « Quand tu ne crois plus, c'est alors que l'espérance commence⁴. » Quand nous avons touché le fond, vient alors ce moment où nous n'avons pour seul futur que ce que nous pouvons imaginer. Que

4. Michael DOWNEY, « Gift's Constant Coming [L'Incessante Venue du Don] », *Weavings* XIV, n° 6 (November/December 1999), p. 26.

pourrait devenir cette situation ? Qu'est-ce qui est possible, même si c'est au-delà de nos capacités, sans être au-delà de notre capacité de rêver ? Nous nous accrochons à la foi que Dieu peut faire ce qui est incroyable. Et alors que nous attendons, alors que nous imaginons ce futur, nous croyons que ce que Dieu fera sera pour notre bien et celui des autres, un moment de grâce qui sauve.

Pour prendre un dernier exemple parmi bien d'autres possibles, venons-en au psaume 25. Dans ce psaume, l'espérance joue un rôle au début – où le mot apparaît deux fois –, puis réapparaît vers la fin du psaume, pour la conclusion. Cette structure dans la poésie hébraïque, que l'on appelle une inclusion, utilise un terme au début d'un texte, puis le répète d'une certaine façon vers la fin du texte pour marquer une insistance ou pour établir un thème clé. On peut remarquer que le psaume 25 est quelquefois appelé le « Psaume de l'Avent », parce qu'il apparaît dans la liturgie durant ce temps particulier plus que dans tous les autres temps de l'année ; le Lectionnaire le traite comme un psaume de saison. À l'ouverture du texte, on lit : « Ne permets pas qu'aucun de ceux qui *espèrent* en toi soit soumis à la honte, mais que soient honteux ceux qui trahissent délibérément la foi » (v. 3), et « Tu es le Dieu de mon salut ; j'ai *espéré* en toi tout le jour » (v. 5). Puis, vers la fin, nous trouvons « J'ai *espéré* en toi, ô Seigneur. Donne la rédemption à Israël, ô Dieu » (v. 21-22a)⁵. Le Psalmiste exprime un sentiment de l'absence divine, un Dieu qui semble se cacher alors que l'on en ressent le besoin urgent. Le Psalmiste confesse personnellement une situation de péché, il craint la menace d'ennemis, et cherche l'instruction de Dieu au milieu des défis de sa vie. Notez à nouveau combien l'espérance est intimement liée à l'acte rédempteur de Dieu dans la vie de l'individu et de la communauté de foi d'Israël.

Ce que nous pouvons relever ici, c'est la réceptivité à l'action divine de Dieu dans la vie de l'individu. Un besoin impérieux, désespéré même, n'a pas reçu de réponse, et le Psalmiste ne peut pas y répondre. Un tel scénario reconnaît notre faillite devant Dieu : notre besoin de Dieu, notre besoin d'espérance, notre besoin d'une réponse divine qui nous sauve. La pauvreté spirituelle authentique nous invite à l'espérance, à imaginer un futur qui n'est pas encore réalisé, à nous tourner vers le Seul qui puisse changer les choses. Pour Israël, cette dynamique est fondée sur la relation d'alliance avec Dieu, une relation mutuelle qui oblige. La parole d'alliance de Dieu avec Israël dans la Loi n'était pas une parole qui se contentait d'enseigner sur l'Unique avec lequel ils entraient en relation : elle était aussi un acte créateur, un événement qui leur promettait l'assistance de Dieu, s'ils étaient fidèles, en quelque temps et lieu que ce soit. Cette alliance avec la

5. Traduction littérale de celle de l'auteur. [NdT]

nation en est venue à jouer un rôle dans la vie de chaque membre de la communauté de foi. L'histoire du salut dans l'Ancien Testament est pleine d'espérance, parce qu'ils savaient que si grave qu'ait pu être leur infidélité, Dieu était toujours là pour renouveler la relation d'alliance, dès qu'ils revenaient vers Lui. La fidélité de Dieu demeurait leur espérance en toutes situations et en tous temps. Et quand l'infidélité à l'alliance continuait, elle finissait, à la longue, par faire place à un mouvement de conversion. Ce mouvement suscitait à nouveau la fidélité de Dieu à ce peuple, par le moyen d'un acte de délivrance, d'un changement rédempteur. Ainsi leur espérance s'appuyait sur la fidélité de Dieu. Nos refus de donner à Dieu une réponse intégrale nous appauvrissent spirituellement ; mais chaque fois que nous nous tournons vers lui, notre capacité à le voir, à faire l'expérience de son amour miséricordieux, devrait enraciner notre espérance dans le désir que Dieu a de communier avec nous ; la compassion de Dieu, sa fidélité, les paroles de son accueil miséricordieux répétées à chacun de nos retours, renforcent notre foi et nous incitent à aimer davantage.

Nous allons examiner, pour notre dernière considération sur l'espérance dans l'Ancien Testament, un texte court mais poignant du prophète Isaïe. Ce passage se présente à la fin du premier chapitre de ce que l'on appelle souvent « Le Livre de la Consolation », que nous entendons régulièrement durant le temps de l'Avent. Le texte dit : « Ceux qui mettent leur espérance dans le Seigneur trouvent des forces nouvelles ; ils déploient comme des ailes d'aigles, ils courent sans se lasser, ils marchent sans se fatiguer⁶ » (Is 40, 31). Deux points méritent d'être relevés ici. Ce passage d'Isaïe date d'une époque où toute espérance semblait perdue pour Israël : en raison de leur infidélité, ils avaient été emmenés en captivité, loin de leur patrie dévastée ; ils vivaient, privés de la présence de Dieu dans le temple, au milieu d'un peuple à la langue et aux croyances étrangères. Les Babyloniens avaient beau s'avérer des ravisseurs bienveillants, tout semblait perdu à ces exilés. Le psaume 137 résume bien leur situation malheureuse : « Comment chanterions-nous un chant du Seigneur sur une terre étrangère ? » Et cependant, dans la pire situation que l'on puisse imaginer, il fallait que leur espérance soit encore plus forte. En affirmant leur ferme croyance que Dieu était réellement présent au cœur de cette expérience douloureuse, démoralisante, et humiliante, la foi pouvait ouvrir la voie à l'espérance. Nous pouvons nous demander si leur espérance au cœur du désespoir n'est pas de quelque façon analogue à la crise actuelle dans notre Église ? N'est-ce pas la situation

6. Traduction liturgique francophone (TL dans la suite) ; l'auteur utilise ici la traduction de la NABRE. [NdT]

dans laquelle l'Église se trouve aujourd'hui ? Et n'est-ce pas là pour nous une raison d'espérer dans l'Église, d'une espérance existentielle qui nous pousse à corriger ce qui doit l'être dans nos structures et nos conduites, à apporter l'apaisement à ceux qui souffrent, à restaurer la confiance là où menace la suspicion, à rebâtir la confiance envers un clergé et des religieux démoralisés, à initier un processus de renouveau ? Les Écritures de l'Ancien Testament nous enseignent que nous devons, nous aussi, être des personnes enracinées dans l'espérance, pour pouvoir aller de l'avant.

Un second point me vient à l'esprit. Certains parmi vous se souviennent peut-être du film *Les Chariots de Feu*. Il y a une scène du film où ce même passage d'Isaïe est cité. Le jeune pasteur écossais discute avec sa sœur, qui lui demande d'abandonner la pratique de la course à pied, parce que cela perturbe sa vie de foi et sa vocation à la mission. Il lui répond alors que le fait de courir correspond pour lui à une saine intendance d'un don reçu de Dieu ; qu'en faire un bon usage est pour lui salutaire. Il lui cite alors ce passage de la prophétie d'Isaïe, en l'appliquant à sa propre vie. « Ceux qui mettent leur espérance dans le Seigneur trouvent des forces nouvelles ; ils déploient comme des ailes d'aigles, ils courent sans se lasser, ils marchent sans se fatiguer » (Is 40, 31). Au fil du scénario, il finira par devenir champion olympique, puis consacra le reste de sa vie à travailler pour les missions, devenant un prédicateur et un pasteur accomplis. Cultiver les dons de Dieu a été le catalyseur qui l'a rendu libre de s'engager dans le second mouvement de grâce de sa vie.

Pour chacun de nous, il y a des moments où, soit comme individus, soit communautairement, la grâce salvifique de Dieu se saisit d'un don en nous (reconnu ou non), et l'utilise pour nous conduire à placer notre confiance dans les voies de Dieu plutôt que dans les nôtres. (Tout supérieur religieux sait pertinemment cela d'expérience !) Le pasteur écossais ne courait pas après le succès, mais parce qu'il comprenait en profondeur ce don de Dieu en lui, et il savait, il savait vraiment, qu'il devait mener à bien cette prouesse. Dieu l'a conduit à prendre possession du don, à bien l'utiliser et à devenir ensuite un véritable serviteur. La communauté d'Israël se releva finalement des cendres de la ruine et de la destruction, mais cette renaissance a nécessité du temps, de la patience, et de la foi. Et dans le creuset de ces trois éléments, l'espérance a été façonnée pour ouvrir un avenir au cours duquel ils devraient encore endurer des morts et des renaissances. Notre vœu bénédictin de « conversion de vie » nous met en bonne posture pour vivre le Mystère Pascal. Pour le dire en images, quand nous trébuchons et tombons, nous nous relevons, parce que notre expérience de l'amour de Dieu continue à nous inviter à une plus grande fidélité, et

cette fidélité imite la bonté de Dieu ; nous devenons pour Lui des ambassadeurs d'espérance.

Tournons-nous à présent vers ce thème de l'espérance tel que nous le trouvons dans le Nouveau Testament. Si vous regardez une concordance, vous serez peut-être surpris d'y découvrir bien peu d'occurrences du mot « espérance » dans les évangiles. Par contre, le thème de l'espérance est bien présent, et de manière spécialement abondante dans les lettres de saint Paul et l'Épître aux Hébreux. Le titre de cet article « Alors que nous attendons la bienheureuse espérance », provient de l'embolisme qui suit le « Notre Père⁷ », et souligne le sens de l'espérance à ce moment de la célébration eucharistique auquel a conduit toute la seconde partie de la liturgie. Cette courte phrase extraite d'un verset plus long suggère que « l'espérance » comporte un sens particulier dans ce contexte. Il est aussi remarquable que l'embolisme emprunte cette phrase à la lettre de saint Paul à Tite (2, 13), un passage également retenu pour la deuxième lecture de la liturgie de Noël lors de la messe de la nuit. Durant notre célébration de la naissance du Sauveur, à la plénitude des temps et au tournant des âges, il nous est rappelé par saint Paul que l'espérance est la posture propre des chrétiens, dans leur manière de vivre et de croire. La pure espérance jaillit du mystère de Jésus-Christ qui prend notre chair et devient notre Sauveur, nous montrant ainsi le chemin de la gloire. Dans le contexte de la liturgie, l'espérance a toujours une portée eschatologique. Elle est une vertu qui jaillit de la mort et de la résurrection du Christ qui nous sauve, et nous conduit à attendre ardemment sa seconde venue. Nous goûtons cette espérance lorsque nous nous approchons de l'autel pour être nourris par la vie même du Christ ressuscité.

Pour saint Paul, l'espérance s'appuie sur la ferme croyance en la Résurrection de Jésus-Christ. Dans son grand exposé sur la Résurrection de 1 Corinthiens 15, la force du langage de Paul nous émerveille et nous montre combien « l'espérance » est essentielle à son enseignement et à sa foi : « Si c'est pour cette vie seulement que nous avons *espéré dans le Christ*, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes⁸ » (v. 16-19). Saint Paul insiste sur le fait que si quelqu'un espère seulement des choses de ce monde, alors il manque le plein sens de sa vie. L'espérance concerne l'action rédemptrice du Christ, en

7. La traduction française du missel romain (« En cette vie où nous espérons le bonheur que tu promets et l'avènement de Jésus-Christ, notre Sauveur ») ne donne guère à entendre cette citation explicite en anglais. La nouvelle traduction du missel (3^e édition du Missel Romain), qui entrera en vigueur le 1^{er} dimanche de l'Avent 2021, sera nettement plus explicite : « Nous qui attendons que se réalise cette bienheureuse espérance : l'avènement de Jésus-Christ, notre Sauveur. » [NdT]

8. Traduction à partir de la citation de la NABRE, reprise ici par l'auteur. [NdT]

vous et en moi. L'espérance tire son sens le plus profond de la foi ; c'est la foi qui suscite l'espérance, et l'espérance nous soutient dans nos convictions sur ce qui demeure encore invisible, au-delà de nos images. Ce qui donne sens à notre vie présente relève de l'action rédemptrice de Dieu tant dans notre existence terrestre d'aujourd'hui que – et c'est important – au-delà de cette existence terrestre. L'espérance nous met au défi de voir avec des yeux qui discernent l'expérience salvifique dans notre existence et dans celle des autres. La compréhension de « l'espérance » dépend de ce que nous distinguons de salvifique et rédempteur dans nos vies, dans la vie de nos communautés, dans le mouvement du monde, et dans la marche de la société à travers le temps et l'histoire.

Dans la Première Lettre aux Thessaloniens, où Paul commence par traiter du sens de la Résurrection du Christ et de la mort des premiers chrétiens, l'espérance possède un puissant dynamisme, parce qu'elle découle de la foi en la Résurrection du Christ⁹. Le texte est le suivant : « Nous ne voulons pas vous laisser dans l'ignorance [frères et sœurs] au sujet de ceux qui se sont endormis dans la mort ; il ne faut pas que vous soyez abattus comme les autres, qui n'ont pas d'espérance¹⁰ » (4, 13). Pour Paul, l'espérance jaillit de la compréhension du fait que la Résurrection du Christ a inauguré le nouvel âge, la plénitude des temps, le climax et l'achèvement des temps qui ont précédé¹¹. La fidélité de Dieu envers le peuple d'Israël a atteint un degré nouveau, tant en matière d'expérience qu'en matière de foi. La Résurrection du Christ a apporté la rédemption, le pardon des péchés, la promesse de la vie éternelle, une fois pour toutes. Ce que signifie « la vie éternelle », nous ne le savons pas pleinement. Mais parce que nous croyons à quelque chose de vraiment merveilleux, au-delà de notre connaissance et de notre vue, nous pouvons vivre une espérance authentique dans les nombreux défis que nous rencontrons au cours de notre vie chrétienne et monastique.

De quelles manières voyons-nous la dynamique de la grâce de la résurrection du Christ toucher l'existence humaine au niveau tout à fait concret dans la vie quotidienne ? Pour avoir vécu et enseigné en Israël, j'ai eu l'occasion d'observer que le conflit entre Juifs et Palestiniens semble un engrenage sans fin d'animosité agressive. Au retour

9. Le pape François utilise la Première Lettre aux Thessaloniens comme premier exemple de l'espérance dynamique qui jaillit depuis la résurrection du Christ. Voir Pape FRANÇOIS, *On Hope [Sur l'Espérance]*, Chicago : Loyola Press, 2017, p. 62-63.

10. Traduction liturgique ; l'incise entre crochets est ajoutée pour coller à la NABRE citée par l'auteur. [NdT]

11. Abraham SMITH, *The First Letter to the Thessalonians – Introduction, Commentary and Reflections. [La Première Lettre aux Thessaloniens – Introduction, Commentaire et Réflexions]* (*New Interpreter's Bible*, 9), Nashville, Abingdon Press, 2000, p. 724). [publication en anglais, NdT]

de ces lieux, les gens me demandent souvent, « Est-ce que vous êtes d'accord avec les Juifs ou avec les Palestiniens ? » Je suis toujours stupéfait, autant par la question que par la situation elle-même. Je vois d'un côté les Palestiniens opprimés, méprisés, et destitués de leurs droits humains, et de l'autre, des Juifs déshonorés, cibles de préjugés, et féroce­ment attaqués par des extrémistes palestiniens et leurs alliés dans de nombreuses parties du monde, y compris aux États-Unis. Mais parce que je crois que la force dynamique de la résurrection du Christ a engendré le pardon et la réconciliation dans notre monde, j'ai la pure espérance qu'un jour il y aura la paix entre les Juifs et les Palestiniens, et qu'Israël sera une terre de paix. Des efforts ont été consentis pour le dialogue, pour comprendre et résoudre le conflit, ce qui montre que la grâce est à l'œuvre, et pourtant quelque chose paraît systématiquement contrecarrer l'énergie du bien et les efforts de paix. Voilà un exemple de résultat escompté qui dépasse ma capacité de voir, quelque chose que seule la grâce du Christ peut mener à terme, et qui demeure au-delà de mon pouvoir. Mais finalement, dans cette issue, j'espère que les actions rédemptrices et salvifiques de la réconciliation en Christ se saisiront de cette situation et nous surprendront tous.

Voici un exemple d'une situation d'ampleur plus limitée, et dont nous avons tous fait l'expérience : un membre de notre communauté est en crise. Il peut s'agir de quelqu'un qui compte de nombreuses années de vie monastique et qui perd la foi ou le sens de son appel, qui est prêt à abandonner le navire ; ou il peut s'agir d'un jeune homme ou d'une jeune femme aux nombreux talents, qui aurait tant de choses à apporter à la vie de la communauté ou de l'Église, mais se trouve enlisé(e) et incapable de se décider à avancer ; ou encore ce peut être une personne qui a un problème sérieux qu'elle est incapable de reconnaître ou de s'engager à changer – quel que soit ce cas, nous ne savons pas quelle sera l'issue. Dans de telles situations, lorsque nous prions à cœur ouvert, nous faisons un acte d'espérance authentique. Nous savons que la situation relève de la grâce de Dieu ; nous expérimentons la joie profonde lorsque nous voyons une personne parvenir à la décision qui apporte la paix du cœur ; nous savons que cette situation a été touchée par Dieu. En effet, un tel moment est sacré, c'est un temps de grâce divine. Le secours reçu dans la souffrance de l'indécision, la délivrance par rapport à une décision mauvaise, et la conversion du cœur chez les affligés, nous montrent comment l'espérance continue d'être active parmi nous et de faire des miracles. L'espérance a des conséquences salvifiques.

Au long des six premiers chapitres de l'Épître aux Hébreux, l'auteur nous redit inlassablement la fidélité de Dieu : en commençant par la création du monde, elle se répand dans l'histoire d'Abraham, et

parvient à son accomplissement dans le Christ. Dieu fait un serment à Abraham, nous dit le texte de He 6, 18, en sorte que « Dieu s'étant ainsi engagé doublement de façon irrévocable, et il est impossible que Dieu ait menti, cela nous encourage fortement, nous qui avons cherché refuge en elle, à *tenir ferme l'espérance* qui nous est proposée¹² ». L'espérance chrétienne, nous dit l'auteur sacré, est fondée sur la véracité inébranlable de Dieu et sur ses promesses déjà accomplies¹³. C'est à ce moment que l'auteur utilise l'image d'une ancre, fixée jusque dans la demeure de Dieu, où le Christ est entré comme grand-prêtre et où il intercède pour nous. Si nous considérons cette image, nous voyons que l'auteur parle d'une corde qui part du trône de Dieu et descend jusqu'à nous. Cette corde est ce que nous sommes invités à saisir pour nous y accrocher et tenir bon dans nos épreuves terrestres, nos luttes et nos désirs. Ainsi, nous devrions nous efforcer d'être fermes dans l'espérance au milieu de ces défis. Le Christ a payé pour nous le prix, un prix qui nous permet d'avoir une espérance qui demeure solide et ferme.

J'aimerais conclure cette partie avec une histoire d'espérance vraie et forte, une histoire contemporaine – en Syrie, une partie du monde qui nous concerne tous. Puis, je tirerai des conclusions. Une de mes amies de Rome, Maria Luisa Forenza, a étudié à l'École des Beaux-Arts à San Francisco pour obtenir son diplôme de maîtrise. Comme projet de fin d'études, elle a produit un documentaire sur la Syrie qui s'intitule « Mère Forteresse¹⁴ ». Mère Forteresse est une abbesse carmélite qui a ouvert son monastère, au milieu de la guerre, à tous ceux qui avaient besoin d'un abri. Cela incluait des familles musulmanes, des frères franciscains, et des chrétiens orthodoxes laissés sans logis. Son monastère en Syrie, proche de la frontière libanaise, était situé entre deux groupes de combattants : les troupes de l'ISIS d'un côté, et les résistants nationalistes de l'autre. Mère Agnès, une maronite (catholique) française, a donné refuge à toutes ces personnes. En arrière-fond du film, on peut entendre les explosions de bombes, des tirs de roquettes, des coups de feu, et des mines qui explosent. Mère Agnès sortait de nuit pour aller chercher de la nourriture, ce qui pouvait être fourni par la Croix Rouge, pour ceux qui vivaient chez elle. À la fin de l'interview, elle raconte l'histoire d'une musulmane qu'elle hébergeait. Un an plus tôt, son jeune fils de 23 ans avait été

12. Traduction liturgique remaniée pour retrouver ce que souligne l'auteur en italique dans la citation. [NdT].

13. Thomas G. LONG, *Hebrews : Interpretation. A Bible Commentary for Teaching and Preaching* [*Hébreux : Interprétation. Un Commentaire Biblique pour l'Enseignement et la Prédication*], Louisville, KY : Westminster John Knox Press, 1997, p. 78.

14. « Mother Fortress ». Pour plus d'information, voir : <https://www.filmitalia.org/p.aspx?t=film&l=en&did=115065>.

capturé par les troupes de l'ISIS. Un jour, sa mère a reçu un appel demandant - « Voulez-vous retrouver votre fils ? », à quoi elle a répondu - « Oui, bien sûr, s'il vous plaît. » Ils lui ont dit qu'il lui serait rendu le lendemain. Le jour suivant, son corps arriva, découpé en morceaux, dans un sac plastique noir. Mère Agnès raconte que la réaction première de la mère a été de pleurer des larmes de fureur et de rage vengeresse ; mais après un certain temps, elle a vécu une profonde prise de conscience : « Si je cherche vengeance, je ne fais rien d'autre que me joindre à leur brutalité. Je peux *espérer, seulement espérer*, qu'un jour, il y aura la paix et la réconciliation dans ce pays, et que j'y aurai contribué » (les italiques sont de moi).

Les mots de la mère étaient une prière d'espérance, qu'elle l'ait su ou non. Son espérance de voir se réaliser un rêve apparemment impossible de pardon et de réconciliation était de nature salvifique. À ce moment-là, elle ne pouvait pas le voir. Mais ce qui semblait impossible, une œuvre de délivrance que seul Dieu pouvait accomplir, voilà ce que cette femme contemplant de loin. Comme l'écrit l'auteur de l'Épître aux Hébreux – et cette femme en témoigne – nos ancêtres dans la foi « [n'ont pas] connu la réalisation des promesses [...] ; mais ils l'avaient vue et saluée de loin, affirmant que, sur la terre, ils étaient des étrangers et des voyageurs¹⁵ ». Des exemples similaires figurent dans la vie des hommes et des femmes de renom qui nous ont précédés, qui savaient que, par la puissance de la résurrection du Christ, un avenir meilleur nous était promis. Et ainsi, ils ont espéré.

2. L'espérance en Luc 24, 13-35

Dans la première partie, nous avons remarqué que les lettres de saint Paul font un usage particulier du mot grec « *elpis* », qui signifie « l'espérance ». Le mot est lié à l'acte de salut qui vient à nous dans la résurrection de Jésus-Christ : notre raison d'espérer est cet acte de la fidélité de Dieu envers nous¹⁶. Et cependant, le mot lui-même, avec son sens spécifique, semble absent, ou du moins peu présent, dans les textes de l'Évangile. Cependant, un texte fait un usage spécifique de ce terme dans sa forme verbale, dans un contexte qui correspond à ce que nous avons relevé dans les écrits de Paul ; il permet d'approfondir notre réflexion sur le sens biblique de l'espérance. Il s'agit du récit sur les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, après la résurrection. Lorsque les disciples rencontrent un homme qui marche avec eux sur la route, un homme qu'ils ne reconnaissent pas, celui-ci manifeste son

15. Traduction liturgique modifiée (crochets) pour suivre la NABRE citée par l'auteur. [NdT]

16. Walter BRUEGGEMANN, *A Gospel of Hope [Un Évangile d'Espérance]*, Louisville, KY, Westminster John Knox Press, 2018, p. 40.

ignorance au sujet des derniers événements à Jérusalem, qui les préoccupent tant. Surpris par cette apparente ignorance, ils commencent à expliquer ce qui s'est passé. Puis, ils énoncent ce qui sera la clé de notre étude de ce texte : « Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël¹⁷ » (Lc 24, 21a). Comme nous l'avons vu dans les Psaumes, dans Isaïe et dans les lettres de saint Paul, « l'espérance » est directement liée à la rédemption, à l'acte salvifique de Dieu.

Ce récit de l'évangile de Luc demeure l'un des plus mystérieux et des plus enchanteurs parmi les divers récits relatifs à la résurrection dans l'ensemble des quatre évangiles. Il s'agit clairement de l'œuvre d'un conteur de talent. Tous les éléments d'un bon récit y figurent : un drame qui se déploie, le suspense, l'ironie, la surprise, l'incrédulité, et la foi – et finalement, une révélation qui apparaît aux yeux ouverts par la foi. Il faut dire aussi cependant que tous les récits de résurrection comportent en quelque manière une note de merveilleux, de mystère, de doute – et même de contradiction. Dans un autre de ces récits, Jésus ressuscité dit à Thomas de mettre son doigt dans son côté ; dans un troisième, il enjoint à Marie-Madeleine « Ne me touche pas » (dans la traduction de Douay-Rheims à l'accent si familier). Dans une scène, il est reconnu, dans une autre, d'une manière déconcertante, il ne l'est pas, et dans une troisième, il n'est reconnu que par le disciple bien-aimé. Dans un autre récit encore, il demande quelque chose à manger, comme pour prouver qu'il est vivant, et dans un autre, il prépare un petit-déjeuner pour ses disciples et les nourrit après qu'ils sont sortis pêcher. Ces récits de la résurrection nous introduisent dans le mystère sans mesure de cet événement qui transforme la vie, si fondamental pour les chrétiens.

L'histoire des disciples sur la route d'Emmaüs consolide notre compréhension des racines bibliques de l'espérance dans les Écritures. En découvrant à quel point la rédemption, la délivrance, la libération et le salut sont liés dans cette histoire, nous verrons à nouveau combien la vertu d'espérance peut à la fois constituer un défi et être source de vie, pour chacun d'entre nous. Nous pourrions en outre tirer des conclusions personnelles en considérant le sens biblique de l'espérance dans nos vies, dans la vie de nos communautés, dans la tradition bénédictine, et dans la vie de notre Église. Suivons à présent le déroulement de ce récit, propre à Luc, de l'après-résurrection.

Le même jour, deux disciples faisaient route vers un village appelé Emmaüs, à deux heures de marche de Jérusalem, et ils parlaient entre eux de tout ce qui s'était passé (Lc 24, 13-14, TL).

17. Traduction liturgique.

L'évangéliste commence par situer l'événement le jour même de Pâques : le dimanche, le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection du Christ. C'est un simple énoncé, mais il évoque tout ce que ce premier jour symbolisait pour ceux qui écoutaient l'Évangile : la Genèse, l'acte originel de création, la lumière comme la première des merveilles de Dieu, et ceci nous permet d'entrer dans une vision plus profonde. C'est à ce moment-là, en ce premier jour de cette semaine, que l'on verra une création nouvelle s'inaugurer dans l'événement prodigieux de la résurrection. Le récit se déploie dans la lumière du jour de Pâques.

Le cadre du récit est un voyage – ils étaient en chemin vers un certain village¹⁸. Nous savons quelle importance a le thème du voyage ou de la route, dans l'évangile de Luc : son exposé de la mission de Jésus et de son identité se déploie dans le cadre de la montée à Jérusalem. Nous verrons plus tard que notre récit inclut le retour des disciples à Jérusalem, le lieu où « tout s'est passé ». Pour l'heure, nous quittons Jérusalem, et faisons route vers un autre lieu ; sur ce trajet nous apparaissent deux disciples de Jésus, troublés et désespérés, alors qu'ils cheminent. Plus haut, vers le milieu de l'évangile de Luc, nous avions entendu que « Tandis qu'il faisait route vers Jérusalem, Jésus traversait villes et villages en enseignant » (Lc 13, 22 TL). Le thème de la route de Jésus est aussi mis en œuvre dans la vie de ses disciples : dans les Actes des Apôtres nous voyons toute la place qui est donnée au voyage de Paul de Jérusalem à Rome, corroborant le thème du chemin pour ceux qui se reconnaissent disciples de Jésus. Tout comme la mission de Jésus se déroule dans le cadre d'un chemin, ainsi en est-il pour ses disciples qui poursuivent son enseignement et sa mission. À trois reprises dans le livre des Actes, Luc se réfère à la suite de Jésus et de son enseignement comme « la Voie » (Ac 9, 22 ; 16, 17 ; 18, 25-26). Croire en Jésus et le suivre conduit ses fidèles sur le chemin de la rencontre du mystère de grâce tel qu'il est apparu dans la résurrection du Seigneur.

Les disciples sur le chemin d'Emmaüs parlaient de « tout ce qui s'était passé ». Il y a là, dans le texte, une pointe d'ironie. Il devient clair qu'ils parlent de ces événements à un niveau superficiel, sans une réelle compréhension de leur sens, de ce qu'ils signifient. Malgré tout ce que Jésus avait dit et montré à ses disciples, il demeure chez eux une couche d'ignorance, un manque de compréhension – peut-être un manque de foi. Tout ce qui « s'était passé » était beaucoup plus qu'ils

18. Amy-Jill et Ben WITHERINGTON III, *The Gospel of Luke [L'évangile de Luc]*, (*New Cambridge Bible Commentary*), Cambridge, UK, Cambridge University Press, 2018, p. 655-56.

n'étaient en mesure de saisir. Tous ces divers aspects vont se déployer plus tard dans le texte, quand Jésus commencera à leur parler.

Or, tandis qu'ils s'entretenaient et s'interrogeaient, Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux. Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître (Lc 24, 15-16 TL).

La non-reconnaissance de la part des disciples est un schéma développé plusieurs fois dans l'Évangile. Jésus enseigne ceux qui lui sont le plus proche, mais ils ne comprennent pas. Par exemple en Lc 9, 45 et 18, 34, Jésus a annoncé pour la deuxième et la troisième fois sa passion à venir, mais ils ont été incapables de saisir le sens de ses paroles ; le texte poursuit en disant : « [Les disciples] avaient peur de l'interroger sur cette parole » (9, 45). Mais cette « non-reconnaissance » peut aussi être comprise à un autre niveau : celui de l'enseignement même de Jésus. D'une manière évidente, leurs *espérances* étaient à l'inverse de ce que Jésus voulait qu'ils comprennent, au sujet de l'avènement du règne de Dieu parmi eux. Quand il leur enseignait au sujet du nouveau règne de Dieu dans les Béatitudes et les paraboles, la capacité des disciples à comprendre le sens profond de son enseignement semble ne pas avoir pénétré leurs cœurs, leurs vies. Les mots de Jésus les enthousiasmaient et les séduisaient, mais l'Évangile suggère que pourtant, ils n'avaient pas trouvé, dans le cœur des disciples, de véritable accueil. Les évangiles font ressortir un point qui demeure pertinent pour nous aujourd'hui : jusqu'où la force formatrice des enseignements de Jésus nous atteint-elle ? Dans ce contexte du récit d'Emmaüs, l'évangéliste nous dit peut-être que les espoirs des disciples étaient trop petits, trop étroits, trop dérisoires, comparé au champ grand ouvert par l'irruption du Règne de Dieu ? N'est-ce pas là, pour nous aussi, un point à considérer, quand nous réexaminons nos propres espérances à la lumière de l'action salvifique de Dieu ? Le degré de compréhension de la sagesse de Dieu que nous atteignons dans nos vies s'élargit par la prière, l'expérience et la réflexion.

Nous ne pouvons formuler plus que des conjectures à partir du simple énoncé du récit, selon lequel ils étaient empêchés de reconnaître Jésus. La forme passive (« leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître ») peut être comprise comme suggérant une intervention divine. Rappelons-nous l'endurcissement par Dieu du cœur de Pharaon face aux plaintes des esclaves hébreux, expression de la manière que Dieu choisit pour révéler quelque chose ; en outre, un événement salvifique finit par se produire. Ou bien s'agit-il simplement d'un procédé de Luc qui utilise l'ironie, dans un récit où la reconnaissance par le lecteur précède celle par les personnages ? Cela demeure une question ouverte.

Jésus leur dit : « De quoi discutez-vous en marchant ? » Alors, ils s'arrêtèrent, tout tristes. L'un des deux, nommé Cléophas, lui répondit : « Tu es bien le seul étranger résidant à Jérusalem qui ignore les événements de ces jours-ci. » Il leur dit : « Quels événements ? »

Nous pouvons relever le jeu de contraste entre le ton – en quelque sorte – léger de « l'étranger-qui-ne-sait-pas » et la tonalité plus sombre des propos des deux disciples. Cela contribue à l'attrait exercé par ce récit. Les deux disciples sont visiblement bouleversés et troublés. La réponse de Cléophas pourrait être perçue comme acerbe, mais c'est probablement la manière de l'évangéliste d'exprimer leur souffrance et leur amertume au sujet de quelque chose qui leur tenait profondément à cœur, quelque chose de central pour leur vie future de disciples de Jésus. Un commentateur relève que le terme utilisé pour « étranger » (appliqué au Christ ressuscité mais non reconnu) désigne quelqu'un dont la citoyenneté et le sentiment d'appartenance patriotique diffèrent de ceux de son entourage ; il pouvait désigner un pèlerin de Pâques venant à Jérusalem depuis un autre pays¹⁹. S'il était là pour la Pâque, ne devrait-il pas être au courant ? Ou bien est-ce la manière qu'a Luc de dire que Jésus apparaît maintenant d'une manière très différente de ce qu'il était auparavant ? Mais comme nous le voyons, Jésus poursuit le propos, en posant une autre question qui conduit finalement à l'information essentielle pour la révélation qui émerge de cette rencontre.

Ils lui répondirent : « Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth, cet homme qui était un prophète puissant par ses actes et ses paroles devant Dieu et devant tout le peuple : comment les grands prêtres et nos chefs l'ont livré, ils l'ont fait condamner à mort et ils l'ont crucifié » (Lc 24, 19b-20 TL).

Ici les disciples énoncent plusieurs éléments importants sur leur croyance à son sujet. Ils le désignent comme un homme de Nazareth. Ils le confessent comme un prophète, un titre qui a un sens bien établi dans la tradition juive : un prophète est appelé par Dieu pour parler en son nom. Les disciples avaient reconnu cette qualité en Jésus. Ils continuent en affirmant que Jésus s'était manifesté comme tel devant tout le peuple, par ses paroles et ses actes. Ils accusent ensuite les autorités religieuses et politiques d'avoir jugé ce prophète, et l'avoir condamné à une mort ignominieuse. Toute la force de cette section du récit culmine dans la description de cette mort par crucifixion. Cette sentence était connue comme étant l'une des plus cruelles, et une des formes de torture les plus terribles dans l'antiquité. Selon la coutume romaine de l'époque, elle était infligée aux criminels car elle

19. Joseph A. FITZMYER, *The Gospel According to Luke X-XXIV* [L'évangile selon Luc X-XXIV], (*Anchor Bible*, vol 28A), Garden City, NY, Doubleday, 1985, p. 1564.

représentait la forme la plus honteuse d'exécution. L'évangéliste mentionne aussi les moqueries et les injures contre Jésus, ajoutant l'insulte la plus vile à la sentence mortelle : « Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël » (Lc 24, 21a TL).

Nous pouvons comprendre à quel point les disciples devaient être totalement désillusionnés et absolument anéantis au regard de leur espérance d'un Messie qui devait mettre en pièces la structure politique existante, et renverser le pouvoir romain, ce pouvoir qui faisait usage de la crucifixion pour asseoir sa domination. Si nous retournons en arrière pour lire les prophéties d'Isaïe qui parlent des choses qui doivent se produire de par la souveraine puissance de Dieu, nous trouvons là la source des espérances messianiques qui animaient ces disciples. Isaïe avait proclamé, « Voici que je fais une chose nouvelle : elle germe déjà, ne la voyez-vous pas ? Oui, je vais faire passer un chemin dans le désert, des fleuves dans les lieux arides » (Is 43, 19). Les disciples de Jésus attendaient des changements concrets dans la manière dont ils vivaient leur vie ; il fallait que des choses changent, s'ils devaient vraiment être libérés des fardeaux de l'oppression étrangère. Ils avaient été soumis à tant d'oppressions à diverses époques de leur histoire ; ils s'étaient attendus à ce que Jésus apporte ces changements politiques majeurs, et ce, de leur vivant.

Le verset 21a rapproche les deux mots grecs signifiant « l'espérance » et « la rédemption ». En effet, la forme particulière de leur espérance visait avec la fin de l'oppression romaine un sens réellement salvifique, mais le plan de Dieu était autrement plus large que les leurs, avec une visée rédemptrice pour tout le genre humain. Contempler l'effet rédempteur de la mort sacrificielle de Jésus dans un tel contexte ouvre une dimension importante pour notre propre réflexion sur nos espérances. Nous croyons véritablement que Dieu plante en nos cœurs des espérances bonnes, de l'ordre de la rédemption, et que ces espérances revêtent une forme particulière en lien avec nos vies. Mais il est plus merveilleux de savoir reconnaître que nos espérances, aussi bonnes soient-elles, sont minuscules en comparaison du déploiement du plan divin de salut, dont les implications débordent largement les nôtres. Dieu assume nos espérances de rédemption et les élargit au-delà des capacités de nos imaginations limitées. C'est l'art merveilleux de Dieu qui nous surprend avec des dons qui surpassent absolument l'intention ou l'imagination de l'homme. Dans la profonde sagesse de Dieu, le salut et la délivrance s'opèrent dans notre condition humaine, avec ses luttes et ses échecs, ses déceptions et ses rêves inaccomplis. Indiscutablement, nous ne faisons guère que commencer à comprendre la capacité salvifique de ce passage du récit lucanien d'après la résurrection.

Mais avec tout cela, voici déjà le troisième jour qui passe depuis que c'est arrivé. À vrai dire, des femmes de notre groupe nous ont remplis de stupeur. Quand, dès l'aurore, elles sont allées au tombeau, elles n'ont pas trouvé son corps ; elles sont venues nous dire qu'elles avaient même eu une vision : des anges, qui disaient qu'il est vivant. Quelques-uns de nos compagnons sont allés au tombeau, et ils ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu. » (Lc 24, 21b-24 TL)

Nous pouvons déceler à nouveau un accent d'ironie dans le texte de Luc. Les disciples racontent à Jésus, qu'ils ne reconnaissent pas encore, ce dont les femmes ont fait l'expérience : un tombeau vide, une vision d'anges, et l'annonce que Jésus est vivant. Les deux disciples confirment cela en racontant que d'autres disciples sont allés à la tombe, et l'ont trouvé comme les femmes l'avaient rapporté, mais disent qu'ils n'ont pas vu Jésus. Est-ce que cela n'est pas vrai aussi des deux disciples, à ce moment même ? Ne sont-ils pas privés de la reconnaissance finale, du fait incontestable qui confirmerait la vérité du rapport ? Le Ressuscité est là, avec eux, il leur parle, et ils ne le reconnaissent pas. Ils ne parviennent pas à le voir avec les yeux de la foi. En tant que propres disciples de Jésus, qui avaient été avec lui tout au long de la période de mission et d'enseignement, ne devraient-ils pas se souvenir de ce qu'ils avaient vu et entendu – ce que nous voyons et entendons d'après le récit des évangiles ? Jésus n'avait-il pas prédit sa passion, sa mort et sa résurrection des morts ? À certains moments, nous pouvons vivre tellement immergés dans le moment présent que nous ne réussissons pas à nous souvenir, à nous rappeler, à nous remémorer des événements passés, surtout ceux qui ont été mystérieux, ou déconcertants, ou difficiles à comprendre. C'était visiblement le cas pour les disciples sur la route d'Emmaüs, et nous pouvons bien admettre que cela est vrai pour nous aussi. Combien de fois avons-nous compris le sens profond d'un événement, seulement après avoir eu le temps de prier, d'y réfléchir et de le voir dans sa pleine dimension ?

Il leur dit alors : « Esprits sans intelligence ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? » Et, partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait. (Lc 24, 25-27 TL)

Lorsque l'étranger inconnu accuse les deux disciples d'être « lents de cœur à croire », on peut discerner une connexion intéressante avec « l'espérance » dans le texte. Est-ce que la « foi », le don et l'acceptation de croire, nous ouvre la porte pour entrer dans l'espérance authentique ? Ici nous n'entendons pas par « foi » un simple ensemble de doctrines, mais le fait de croire en celui qui a fait exister le monde et nous a invités à une relation personnelle. Lorsqu'une relation a

atteint un certain degré de profondeur interpersonnelle, nous prenons plus au sérieux les mots de la personne avec qui nous sommes en relation. Nous voyons un reflet de ce phénomène dans les Psaumes. Le Psalmiste parle à partir d'un sentiment de proximité de Dieu exceptionnel, comme à quelqu'un d'à la fois proche et tout-puissant, capable de transformer une situation qui échappe au pouvoir de l'homme. On peut s'attendre à quelque chose de semblable pour la relation maître-disciple. Ici, le Maître non reconnu réprimande ses disciples pour leur manque de connaissance des textes sacrés, qui enseignent un Messie souffrant (Cf. Is 52, 13-53 ; Ps 22 (21) et 69 (68)).

Le mot « gloire », tel qu'il est employé ici, a un double sens dans les Écritures. D'abord, il peut se référer à des bienfaits qui adviennent de manière extraordinaire et constituent un encouragement. Ensuite, saint Paul nous montre que tout le processus de passage par le Mystère Pascal (passer par une mort à soi-même et faire l'expérience d'une vie nouvelle par la grâce), nous montre de quelle gloire il s'agit en vérité. Pour saint Paul, le processus de mourir relève aussi de la gloire, en raison de la grâce qui est à l'œuvre dans notre capacité à accepter et vivre ce processus qui nous achemine ultimement vers la vie nouvelle. Il l'exprime avec une grande profondeur dans la Deuxième Lettre aux Corinthiens 3, 18 : « Et nous tous qui n'avons pas de voile sur le visage, nous reflétons la gloire du Seigneur, et nous sommes transformés en son image *avec une gloire de plus en plus grande*, par l'action du Seigneur qui est Esprit²⁰. » Saint Paul décrit un mouvement allant « de gloire en gloire », d'une expérience du Mystère Pascal à une autre, et à travers une telle série cumulative d'expériences, nous sommes transformés en l'image de Jésus, Celui qui nous a précédés, et nous montre le chemin. Au cours de leur chemin vers Emmaüs, les disciples sont au cœur de cette expérience transformante, qui les conduira finalement à la vie nouvelle.

Quand ils approchèrent du village où ils se rendaient, Jésus fit semblant d'aller plus loin. Mais ils s'efforcèrent de le retenir : « Reste avec nous, car le soir approche et déjà le jour baisse. » Il entra donc pour rester avec eux. Quand il fut à table avec eux, ayant pris le pain, il prononça la bénédiction et, l'ayant rompu, il le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards. (Lc 24, 28-31 TL)

Nous pouvons percevoir le désir manifeste des disciples, cherchant à ce que Jésus – qu'ils n'ont pas encore reconnu –, demeure avec eux. Le motif du chemin est souligné de multiples manières par l'évangéliste : « ils se rendaient [...] fit semblant d'aller plus loin »

20. C'est en fait littéralement la formule qui équivaut à l'ancienne traduction liturgique francophone « de gloire en gloire » (*from glory to glory*) que l'auteur souligne ici dans la traduction américaine (NABRE). [NdT]

(v. 28)²¹. Alors que le Ressuscité leur ouvre le sens des Écritures, nous voyons qu'une brèche commence à se faire dans leur ignorance et leur doute ; quelque chose en eux se réveille et s'émeut. Jésus les a éclairés sur certaines choses qui les conduisent maintenant à considérer d'une manière renouvelée, différente, « tout ce qui s'est passé » à Jérusalem (v. 13.18.19) ; à présent ils accueillent l'explication de ces choses dans un registre de foi, et sous un jour spirituel. Dans leur désir de le voir rester avec eux, les paroles qu'il leur adresse commencent à éveiller la foi. L'absurdité de la passion et de la mort de leur Messie commence à être transformée, lentement, à la lumière de son exposé des Écritures. Le même éveil se produit à nouveau lorsque Jésus apparaît aux onze, toutes portes closes, et leur dit « Voici les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : Il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit à mon sujet dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes » (Lc 24, 44-45a). Dans les deux cas, l'éveil de la foi fait naître l'espérance, une espérance fondée sur le grand Mystère Pascal du Messie. Les portes de leurs cœurs commencent à s'ouvrir à la puissance salvifique qui a été à l'œuvre dans la souffrance mystérieuse et insondable de leur Messie et dans sa mort ; l'espérance est née dans la grâce transformante de la résurrection du Christ.

Dans le contexte de l'évangile de Luc, les repas deviennent des moments de révélation. Par exemple, lorsque Jésus mange avec les pécheurs et est critiqué pour cela, il saisit l'occasion pour révéler sa mission envers ceux qui sont pécheurs. Ici, l'échec des disciples, tant à reconnaître le Ressuscité en cours de route, qu'à comprendre les récents événements à Jérusalem, fait place à l'intuition et à la compréhension de tout ce qui était en train de se passer. Pour eux aussi, le Christ ressuscité est apparu. Et lorsqu'on en vient à passer à table, celui qui était resté jusque-là un invité inconnu devient leur hôte ; il rompt le pain, et son action révèle qui il est.

Ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? » À l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les onze Apôtres et leurs compagnons, qui leur dirent : « Le Seigneur est réellement ressuscité : il est apparu à Simon-Pierre. » À leur tour, ils racontaient ce qui s'était passé sur la route, et comment le Seigneur s'était fait reconnaître par eux à la fraction du pain (Lc 24, 32-35 TL).

Le motif du chemin demeure explicite tout au long de cette rencontre : « sur la route » (v. 32), et « à l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem » (v. 33), et « sur la route » (v. 35). On pourrait supposer qu'il s'agit de simples indications, de verbes de

21. La traduction américaine fait entendre deux autres occurrences du verbe « aller », que l'auteur relève (v. 28 et 29) [NdT].

mouvement, communs dans un récit. Mais la manière dont Luc les utilise au long de son évangile et dans les Actes, souligne la route comme quelque chose de particulièrement signifiant pour Jésus et pour ceux qui le suivent. Son propos est le suivant : si nous sommes avec le Christ, alors nous sommes aussi en chemin. Il est également significatif de voir que les deux disciples avaient quitté Jérusalem déprimés, découragés, et sans espérance ; et voilà qu'ils retournent à Jérusalem « à l'instant même », avec une nouvelle espérance, des cœurs brûlants d'amour, ayant fait l'expérience du Christ ressuscité. Luke Timothy Johnson remarque que le mot grec pour « brûlant », utilisé ici pour décrire les cœurs, comporte une notion de profonde émotion²². L'écoute des paroles de l'étranger inconnu a suscité chez les disciples, une motion de foi et d'amour : la foi en se remémorant les enseignements du Maître, et l'amour en pensant à Celui envers qui ils s'étaient totalement engagés. Cela n'évoque-t-il pas aussi notre propre vie, sous l'image d'un chemin, où nous progressons dans la compréhension, grandissons de la foi vers l'espérance, et où nous faisons l'expérience d'une ouverture progressive à la foi, la sagesse, et la vérité, tout comme les disciples sur la route d'Emmaüs ?

Les deux disciples « racontèrent ce qui s'était passé sur la route ». Qu'ont-ils raconté ? Quelles ont été leurs paroles ? Nous ne pouvons pas le savoir avec certitude, mais à partir du récit biblique, nous pouvons émettre quelques suppositions importantes sur le contenu de l'échange entre les Onze et les autres disciples. 1) Nous remarquons que c'est le Ressuscité qui, le premier, est venu à eux ; Jésus les a rejoints sur la route, alors qu'ils cheminaient avec leurs espérances brisées. Et il est venu à eux comme un étranger, quelqu'un qui leur était inconnu. Nous voyons souvent cet élément, dans les divers récits de résurrection, d'une mystérieuse venue et d'une présence non reconnaissable (avec les onze disciples en Lc 24, 36-37 ; avec Marie Magdeleine en Jn 20, 14-16 ; avec les disciples en l'absence de Thomas en Jn 20, 20 ; sur le rivage du Lac de Galilée en Jn 21, 7.12). Il est important de remarquer que la présence divine se manifeste comme mystère ; elle le fait aujourd'hui encore, pour nous. 2) Les Prophètes et les Psaumes constituent un lieu important pour trouver le mystère du Christ révélé, et qui devrait nous être une source d'espérance. Pourquoi ? Parce que ce que nous y voyons est l'accomplissement de la parole de Dieu ; Dieu est fidèle à agir dans nos vies et dans la vie de nos communautés. 3) Ils doivent avoir parlé de leur découragement et de la perte de leur espérance. Mais cette perte de l'espérance était due au fait qu'ils manquaient de discernement pour

22. Luke Timothy JOHNSON, *The Gospel of Luke [L'évangile de Luc] (Sacra Pagina, 3)*, Collegeville, MN, The Liturgical Press, 1991, p. 394.

voir et comprendre au-delà de la surface ce qui se passait dans leurs vies. À présent, la résurrection du Christ, l'accomplissement de la parole prophétique et l'enseignement du psautier les conduisent à une compréhension renouvelée du salut de Dieu qui est à l'œuvre dans leurs vies. Et en raison de l'action de Dieu, une espérance profonde et durable peut se déployer dans leurs vies.

Conclusion

Deux références parmi beaucoup d'autres dans notre héritage bénédictin nous invitent à considérer où l'espérance joue un rôle important dans notre tradition monastique.

Tout d'abord, prenons le texte et le contexte du *Suscipe* dans la vie des Bénédictins. Premièrement, le *Suscipe* prend place dans le rituel de notre profession solennelle²³, celle de notre engagement définitif pour Dieu, la communauté, et l'Église. Nous chantons le *Suscipe*, et la communauté répond en répétant le même texte, comme pour renouveler, chacun pour son compte, sa propre profession. Selon la traduction utilisée pour le verset du psaume 119, nous pouvons dire « Que ta promesse me soutienne, et je vivrai : que mon *espérance* ne soit pas vaine²⁴ » (119, 116) ; ceci est basé sur la traduction du texte hébreu. Au lieu d'« espérance », certaines traductions utilisent, sur la base du texte latin, le mot « attente », qui dit une visée dans le futur. Nous retrouvons le caractère pascal de cette espérance, dans l'engagement pour le reste de ses jours fait à la lumière de la dynamique de grâce de la Résurrection du Christ, au milieu des luttes et des bénédictions. Sans une telle grâce à l'œuvre dans nos vies, l'espérance salvifique et rédemptrice ne serait pas possible. C'est un acte de soumission active à la grâce du Christ dans sa Résurrection : nous sommes confiants que notre espérance n'est pas vaine, mais nous rachètera et nous sauvera.

Ensuite, l'un des lieux les plus difficiles pour conserver l'espérance, c'est quand on est au milieu des épreuves et des humiliations. Pourtant dans sa règle, au chapitre « De l'humilité » (7, 39), saint Benoît met le mot espérance précisément dans un tel contexte, découvrant même son potentiel eschatologique. Nous y lisons : « Affermis par l'espérance divine, ils ajoutent dans la joie : Mais en tout cela nous l'emportons

23. « Le novice entonnera le verset : “Reçois-moi, Seigneur, selon ta parole, et je vivrai, et ne me confonds pas dans mon attente [*Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum et vivam, et non confundas me ab expectatione mea*].” Au verset, toute la communauté répondra par trois fois, en ajoutant : “ Gloire au Père” » (*Règle de saint Benoît*, 58, 21-22, citant le psaume 119 [118], 116). (NdT)

24. Traduction liturgique modifiée pour la seconde partie du verset, où l'auteur souligne le mot « espérance », que la traduction liturgique francophone rend par « attente ». [NdT]

grâce à celui qui nous a aimés (Rm 8, 37)²⁵ ». L'espérance eschatologique ici présentée nous conduit à considérer l'avenir et la vie éternelle. Et cette considération nous renvoie au début de notre article, lorsque nous citons le texte de la liturgie qui suit le « Notre Père » : « Alors que nous attendons la bienheureuse espérance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ. » La pure espérance nous appelle à regarder profondément les désirs de nos cœurs. Y discernons-nous les implications de la rédemption et du salut ? Est-ce que nous les voyons comme des actes par lesquels Dieu intervient, où nous savons que Dieu est à l'œuvre, même avec nos faibles efforts, pour faire advenir quelque chose qui dépasse ce que nous pourrions espérer ? Comme c'est important pour nous de savoir et de croire que nos espérances dépassent tout ce que nous pouvons imaginer ! Jésus a dû s'approcher de la croix avec une profonde espérance, bien que, à ce moment de son existence terrestre, il ne l'ait pas vue réalisée. Cependant, au matin de Pâques, l'espérance a trouvé son sens salvifique – pas seulement pour Jésus, mais pour nous, pour tout le genre humain et pour toute la création.

Badia Primaziale Sant'Anselmo
Piazza dei Cavalieri di Malta 5
IT – 00153 ROME

Gregory J. POLAN, osb
Abbé Primat de l'Ordre bénédictin

25. D'après l'« Édition du Centenaire », traduction de H. Rochais, Rochefort, 1980.